
Bulletin
de la Société
d'ethnologie française

1977 — n° 3

François Sigaut

Quelques notions techniques de base dans l'ancienne agriculture en France

Ce n'est pas à partir des objets matériels que les agriculteurs construisent leur système de culture, mais à partir des perceptions, des idées qu'ils s'en font. C'est donc à ces idées qu'il nous faut remonter pour comprendre leur logique. Mais il est d'autant plus difficile de le faire que nous avons trop tendance à projeter dans le passé nos idées actuelles sans nous en rendre compte, surtout les plus banales, les plus familières d'entre elles. Il y a un domaine où cet anachronisme inconscient est particulièrement néfaste, c'est celui des notions techniques sur lesquelles repose une grande partie de l'activité des agriculteurs.

Deux exemples instructifs sont ceux de la *forme des labours* et des *fonctions du rouleau*. Nous avons tous aujourd'hui plus ou moins dans la tête l'idée qu'un bon labour est celui où les tranches de terre sont inclinées à 45° (ou plus exactement à 135°). Or, il ressort d'un certain nombre d'indices, et notamment d'un texte de C.-J.-A. Mathieu de Dombasle en 1821, que dans beaucoup de régions au moins à cette époque, le modèle d'un bon labour était celui où les tranches de terre sont complètement retournées, à 180°. Il est évident qu'on ne peut pas comprendre le fonctionnement et la conception des charrues anciennes sans tenir compte de ce fait essentiel. Quant au rouleau, nous concevons ses fonctions aujourd'hui comme purement agronomiques. Or, jusqu'au début du XIX^e siècle, sa fonction la plus importante peut-être était d'aplanir les terres ensemencées en avoine pour permettre de les récolter à la faux (les autres céréales étant récoltées à la faucille). C'est sans doute cette fonction précise qui explique la répartition géographique restreinte du rouleau à cette époque, qui était limitée au tiers nord-est de la France.

L'analyse des anciennes agricultures françaises dans cette perspective conduit à poser, et souvent à reposer, un certain nombre de problèmes. Cinq d'entre eux sont plus particulièrement évoqués ci-dessous.

Techniques du semis et forme du labour

Il existait autrefois deux méthodes pour enterrer les grains semés à la volée : à la herse et à la charrue (ou à l'araire). La seconde de ces méthodes, appelée *semer dessous*, *semer sous raies*, *couvrir*, était connue dans toute la France, alors que la première n'était utilisée que dans le nord-est du pays. Cette restriction

n'est pas sans analogie avec celle qui concerne le rouleau. Elle ne peut s'expliquer que par une analyse technologique globale. Un facteur important (mais non unique) est que le labour en billons, qui prédominait dans certaines régions, n'est en général pas compatible avec l'emploi de la herse pour enterrer les semis.

Certaines variétés de labour en billons sont même incompatibles avec le semis à la volée lui-même. Il faut semer « *par petits jets* », l'opération étant combinée avec le dernier labour. Ce travail est alors souvent confié à des femmes (Anjou, Bretagne), alors que ce sont presque toujours des hommes qui sèment à la volée: on voit qu'il peut y avoir une relation organique entre techniques de labour et division du travail entre les sexes.

Mais nous ne pourrions répondre à toutes les questions qui se posent à ce sujet que lorsque nous serons mieux informés sur les techniques de semis elles-mêmes. En quoi le semis « *au jet* » se distingue-t-il exactement du semis à la volée? Un autre problème est celui de l'emploi des deux mains. On imagine d'habitude le semeur lançant ses grains de la main droite. Or, si ce cas est effectivement fréquent, il y a des régions et des époques où on a semé à la volée des deux mains. Soit successivement, la main droite en allant et la main gauche en revenant (Beauce), soit alternativement, en changeant de main à chaque pas (Berry). Il serait nécessaire d'avoir une idée plus précise de ces différentes techniques, et de leur distribution dans l'espace et dans le temps.

Notons enfin qu'il a existé des instruments spécialisés pour couvrir les semis, par exemple le *couvreau* de Champagne, le *réjoir* du Gâtinais, la *gruette* de Baugé, l'*areau à couvrir* du Choletais, etc.

La jachère et la spécialisation de l'outillage

Rappelons d'abord que dans le langage technique paysan, *jachère* désigne l'ensemble des labours de printemps et d'été jugés nécessaires à la préparation du champ pour les semailles d'automne suivantes. *Jachère* est exactement synonyme de *guéret* (les deux termes sont simplement employés dans des régions différentes, de même que *sombre*, *somard*, *versaine*, *estivade*, *cotive*, etc.: il y a une bonne douzaine de ces équivalents régionaux en France).

En principe, la jachère comprend trois types différents de labours. On vient de voir que le dernier de ces labours, lorsqu'il est destiné à *couvrir*, est sou-

vent exécuté à l'aide d'instruments spécialisés. Il en est de même des deux autres types. Parfois, cette spécialisation se limite à des modifications temporaires de l'instrument. Mais dans d'autres cas, il existe de véritables types spécialisés dans l'exécution du premier ou du second labour. En particulier, dans les régions, nombreuses, où araires et charrues coexistent, la charrue sert généralement au premier labour (*lever les jachères* ou *les guérets*, *guéreter*, *jachérer*, *sombrier*, etc.), et l'araire aux seconds labours ou *binages*.

On voit qu'il ne suffit pas d'analyser le fonctionnement d'un instrument pour comprendre sa signification. Il faut aussi prendre en compte sa *fonction*, qui se définit précisément comme la place qu'il occupe dans l'ensemble de la chaîne opératoire.

Le labour en sillons

Nous sommes encore très incomplètement renseignés sur les modalités exactes des différents labours de jachère. Leur complexité dépasse souvent de loin ce que nous avons tendance à imaginer. Un exemple instructif est celui du labour en sillons, qui était le procédé prédominant dans tout l'ouest de la France. Dans ces régions, la notion de *sillon* et celle de *billon* coïncident, parce que l'espace compris entre deux *raizes* (dérayures) est aussi l'unité spatiale d'ensemencement. La langue locale ne connaît du reste que le terme de *sillon* (*Atlas linguistique de l'Ouest*, carte 156).

La technique du labour en sillons comporte de très nombreuses variantes. Malheureusement, les descriptions détaillées en sont rares. D'où l'intérêt exceptionnel d'un ouvrage comme *L'agriculture de l'Ouest de la France*, par O. Leclerc-Thouin (Paris, 1843), qui donne de bonnes descriptions, précises et localisées, pour le Maine-et-Loire.

Des exemples qu'il donne, on peut retenir les caractéristiques suivantes du labour en sillons:

- les raies de labour sont inégales en largeur et en profondeur, et au lieu d'être juxtaposées, elles se chevauchent partiellement;
- le semis se fait toujours sous raies;
- souvent, le semis n'est pas fait à la volée, mais en suivant la charrue ou l'araire; il est alors généralement confié à des femmes;
- on se sert souvent de la terre réservée à l'emplacement de la future raize pour recouvrir les semences;
- l'outillage est soumis à des spécifications parti-

culièrement strictes : par exemple, la largeur de l'avant-train doit être un multiple exact de la distance entre deux raizes.

Nous n'en sommes encore cependant qu'au début de la compréhension de cette technique.

Le cheval, la herse et l'avoine

Une des questions les plus discutées depuis longtemps par les économistes ruraux est celle des avantages respectifs des bœufs et des chevaux comme animaux de trait dans l'agriculture. Il ne semble pas que la question ait jamais été clairement résolue dans un sens ou dans un autre.

Cette impasse est peut-être due à ce que les auteurs qui ont traité de ce sujet l'ont fait en privilégiant trop exclusivement l'aspect labours. Car, pour tirer la charrue, il n'y a probablement pas d'avantage décisif en faveur du cheval ou du bœuf. Il faut regarder ailleurs. La grande supériorité du cheval sur le bœuf, en effet, c'est sa rapidité d'allure. Or, cette rapidité n'est un avantage réel que dans deux utilisations : le hersage, parce que la herse, au contraire de la charrue et de l'araire, travaille essentiellement par sa vitesse (on a hersé au trot dans le Norfolk en Angleterre); et les transports sur chemins carrossables, pour des raisons évidentes.

Comme les cultivateurs n'ont en général pas les moyens d'entretenir plusieurs attelages différents pour ces différentes tâches, il faut s'attendre qu'ils choisissent les chevaux de préférence aux bœufs partout où le hersage et les transports sur route jouent un rôle important. Or, on a vu que jusqu'à la première moitié du XIX^e siècle, le hersage, au sens actuel du terme, n'était couramment pratiqué que dans le tiers nord-est de la France. Quant aux chemins carrossables, il n'en existait guère que dans les grandes plaines (Nord, Bassin parisien, Alsace, Languedoc, etc.) et au voisinage des villes. Ce n'est qu'à partir de la Monarchie de Juillet que fut entreprise la construction d'un réseau de chemins vicinaux, et c'est sans doute la progression de ce réseau tout au long du XIX^e siècle qui décida de la victoire finale du cheval sur le bœuf (de nos jours, le tracteur, et surtout la moissonneuse-batteuse, ont également progressé en corrélation avec la voirie rurale).

Reste à rendre compte de la répartition limitée du hersage. Le problème est assez analogue à celui du rouleau. Il y a une relation organique entre hersage et culture de l'avoine de printemps. Car, en général,

celle-ci est semée sur *labour unique*, donné immédiatement avant le semis : un second labour pour couvrir le semis déferait les résultats du premier et, par conséquent, la seule solution possible est le hersage.

On peut remarquer à cet égard que l'iconographie du Moyen Age montre souvent un cheval attelé à la herse (et parfois monté par son conducteur), alors que la charrue est tirée par des bœufs.

Il est possible cependant que certaines régions soient restées attachées aux bœufs de trait, malgré hersage et routes, parce qu'elles étaient spécialisées dans l'élevage et le dressage de jeunes bœufs pour l'exportation. Encore une fois, il faut toujours analyser tout le système de production avant de proposer une explication définitive.

Réglage de profondeur et forme du bâti de la charrue

Un dernier problème non résolu de la technologie de l'agriculture est celui de la forme, triangulaire ou quadrangulaire, du bâti de la charrue ou de l'araire. P. Leser, de l'école des *Kulturkreise*, y voyait un trait ethnique (la charrue quadrangulaire étant « germanique », la charrue triangulaire étant « méditerranéenne »), compliqué par une hypothèse de diffusion culturelle, la charrue quadrangulaire existant aussi en Chine. A.-G. Haudricourt et M. J.-Brunhes-Dela-marre, quant à eux, y voient plutôt une conséquence du passage des bois courbes aux bois droits, considéré comme une « tendance » générale. Mais cette explication n'épuise pas toute la réalité. En effet, il existe des charrues très évoluées à bâti triangulaire (les charrues de la Seine-et-Oise, par exemple), et, du reste, le bâti quadrangulaire n'a aucune supériorité intrinsèque sur le triangulaire : ce serait plutôt l'inverse, puisque, comme déjà l'avait rappelé Leser, le triangle est indéformable. Enfin, il est toujours dangereux d'invoquer une « tendance » comme facteur explicatif.

Or, lorsque l'on regarde un certain nombre de dessins d'araires et de charrues, on est frappé par la concordance qui existe entre l'inclinaison de l'âge par rapport à l'horizontale, et la position du point d'appui (ou de tirage) de l'extrémité de l'âge. On observe en première approximation les cas suivants :

- age relevé
 - appuyé sur un joug : araires classiques;
 - appuyé sur un avant-train à hausse : charrues parisiennes, Hunsplug;

- age à peu près horizontal
appuyé sur un avant-train bas : charrues de l'ouest de la France, nombreuses charrues de l'Europe centrale et du nord, etc.;
appuyé sur un patin régulateur : charrue flamande, certaines charrues chinoises;
sans appui : charrues anglaises, araires à timon brisé, araires et charrues adaptés à la traction par traits et palonnier;
- age incliné vers le bas, son extrémité souvent appuyée sur le sol et jouant le rôle de régulateur : *crann-nan-gad* du nord-ouest de l'Ecosse, certaines charrues d'Extrême-Orient, charrue « *Anglo-saxonne* » du Moyen Age (publiée par Leser, p. 159), etc.

Il est clair que, dans le premier cas, il est facile de réaliser un bâti triangulaire avec des bois droits; je ne connais en fait qu'une seule exception, c'est une charrue flamande dont l'age est courbe parce qu'on l'a secondairement accouplée à un avant-train à hausse. Dans le second type d'instruments, la conservation du bâti triangulaire oblige presque toujours à utiliser des bois courbes, et le bâti quadrangulaire apparaît alors comme la solution permettant de passer aux bois droits. Quant au troisième type, d'ailleurs assez rare, il oblige, pour conserver une structure triangulaire, à utiliser des bois à deux, voire à trois courbures, ce qui donne certainement des résultats plus esthétiques qu'efficaces. Quoi qu'il en soit, il n'est pas douteux que c'est dans cette problématique de la hauteur de l'extrémité de l'age qu'il faut chercher la solution du problème du passage des instruments triangulaires aux instruments quadrangulaires.

Maintenant, comment s'expliquent ces différences de hauteur du bout de l'age? Il y a, on l'a vu, de nombreux facteurs en cause: attelage au joug ou par traits et palonniers, présence ou absence d'avant-train, de régulateur, nécessité de régler avec plus ou moins de précision l'entrure de la charrue, etc. Encore une fois, la solution se trouve dans une analyse globale, technologique et historique, de tous ces facteurs.